

Le retour chez soi

(Extrait de la Nation du 3 octobre 1891).

On rentre, l'un d'Allemagne, l'autre d'Angleterre, l'autre d'Italie, l'autre de France. Et les politesses à peine échangées, c'est à qui s'étonnera le plus de ce qu'il a vu ailleurs. Sur les côtes de l'Atlantique français on a constaté une vie maritime nouvelle et débordante; en Allemagne toutes les villes ont franchi leurs anciennes murailles, et s'illimitant industrielles; les ports de Liverpool et de Glasgow par leurs installations renouvelées, de colosses deviennent quasi des moindres; Milan et Rome renaissent, toutes sont comme de nouveaux attirant à elles l'activité la plus répandue.

Ceux qui se sont rendus en des cités de science, à des assemblées, à des congrès, n'ont pu croire leurs regards, devant telles récentes universités, tels laboratoires, en des villes secondaires où voilà dix ans rien presque n'existait. Ils se sont rencontrés entre collègues, de nationalités diverses, se sont confessés les uns les autres ce qu'ils ont réalisé à l'aide de leur gouvernement, ce que l'Etat leur promet et d'aide, ce qu'ils espèrent et ce dont ils ont déjà garanties - et les nôtres sont revenus découragés et presque honteux. L'un d'eux avouait que jadis, était-il la qualité de Belge, on avait pour lui comme une déférence et souvent on le complimentait d'appartenir à un pays si mince de territoire et si large d'influence; aujourd'hui? plus rien. On passe et l'intérêt est à peu près le même, vient-on de Carpentras ou de Bourges.

D'autres, qui voyageant à la rencontre de chefs-d'œuvre s'en retournent éblouis de merveilles. Ils se complaisent à préciser avec quels soins, avec quel respect, avec quelle piété même les arts sont honorés et installés en tels palais lointains; combien on met d'intelligence et presque d'honneur à les servir; de quelle attention les visiteurs les entourent et combien nombreux ils rendent visite aux grands maîtres pour apprendre et eux la beauté.

Toutes les conversations, après voyages, vers cette époque et cette année en Belgique sont mêmes et les conclusions elles aussi sont identiques: "nous sommes de vingt ans en arrière."

Car si le progrès se constate ailleurs partout, dans les villes où la vie grouille, dans les ports où

9  
commerce et l'échange s'affirment en statistiques mon-  
tantes comme d'équinoxiales marées, dans les campagnes  
où des villages fumants d'industrie se lèvent à chaque  
arrêt de train et s'ébanchent en villes futures, chez nous  
on ne constate je ne dirai pas un recul, mais une progression  
infinitiment moindre qu'ailleurs, une activité comme refroidie,  
une vie comme d'autan et surtout la routine au lieu  
de l'audace, le laisser-aller au lieu de volonté, le bien-être  
égoïste au lieu du bien-être général, la fortune paresseuse,  
le cerveau engourdi, les mains refermées sur l'acquis  
au lieu qu'elles soient ouvertes sur l'avoir de demain.

Que nous soyons au train de moisir, cela n'est plus  
erreur que pour les Pangloss de notre politique. Certes  
dressent-ils des statistiques, exultantes, des chiffres et des  
statues au barres d'or, certes proclamant-ils le mieux des  
biens sur les coussins du très bien, certes font-ils belle  
figure. Il n'importe!

l'impression qui surplombe en rentrant en Belgique  
est défavorable à cette heure de siècle que nous vivons comme  
peuple. Nous sommes inférieurs, à ceux d'où nous venons,  
nous ~~so~~<sup>sommes</sup> mesquins et secondaires, nous faisons un examen  
de conscience lardi de grosses fautes commises et au total  
nous nous surprenons: des gens qui se laissent vivre, qui  
s'abandonnent à la vie, tandis qu'ailleurs on provoque  
et l'on crée la vie. Nous demeurons des passifs environ-  
nés d'actifs.

le remède? On le signale depuis longtemps,  
mais qui donc écoute de ceux qui ont bedaine et coffre fort?  
Bien plus que ventre affamé, ventre repu n'a point d'oreilles.  
Ceux du pouvoir, ceux du comptoir, ceux du boudoir  
se liquent contre ce qui doit venir avec une obstination  
d'ignorance et d'égoïsme complète.

Et les cerveaux se resserrent, et les expédients  
remplacent les idées et les habiletés sont prises pour de la  
force, et les moyens mesquins et minuscules prônés  
comme les seuls aptes, et l'on ménage et l'on insinue,  
et l'on arrange et l'on mélange et tout se fait à moitié,  
de trois-quarts, peureusement, parcimonieusement, avec  
des avances suivies de reculs, avec des cachotteries, des pro-  
messes non tenues, des hypocrisies ~~totales~~ cordiales, des  
sourires masquants des haines, et l'on replâtre au lieu

10  
~~Le retour chez soi (suite).~~

d'abattre, et l'on bouche des trous au lieu de reconstruire, et tout bécot avec de mauvais ciment, de la brique déjà employée et des poutres de bois que rongent les vers depuis mil huit cent trente.

De tout cela il résulte que ceux qui parmi nous ont encore des yeux pour voir et des cerveaux pour penser sentent au eue l'humiliation d'être Belges monter violemment.

La grandeur de notre pays, sa marche en avant, ses progrès, cela n'a plus d'autre réalité que celle de quelques lettres accolées par des protes au fond des imprimeries officielles quand on y imprime des discours gouvernementaux. En pure vérité, cela n'existe pas et c'est le contraire qui est,

Depuis 1870, autant les nations vaincues que les nations victorieuses se sont mises à un pas formidable. Ce pas nous ne l'entendons retentir chez nous, nulle part. Si quelques-uns veulent le prendre, un chien de Berger bourgeois, dressé à cet effet et au besoin aidé par d'autres chiens d'attache, les mord aux jambes jusqu'à ce qu'ils rentrent dans les rangs. Et le troupeau de moutons belges continue à bêler, à brouter son médiocre petit gazon au bord des routes et à trotter va comme je le pousse.

À part les questions ouvrières et sociales agitées à la Maison du Peuple, à part la question d'art jeune, tant littéraire que plastique, à part certaines institutions par exemple l'institut Solvay - à part l'écologie colonisatrice du Congo, tout est abaissé et aplati chez nous.

Du mouvement flamand. Si beau de justice, on a fait une rengaine que désormais on ne discute plus en son lieu et place que dans les estaminets; la question militaire est réduite à savoir si oui ou non un quelconque Demmander sera élu dans sa circonscription, la question du suffrage est donnée en amusette aux Chambres, et on la délaisse ou on la reprend et après qu'il y a plus ou moins de bruit dans la rue.

Les œuvres philanthropiques ont dégingolé avec questions de parti: on a collé sur le dos des pauvres des étiquettes et l'on a voulu absolument qu'il y ait: le mendicant calotin et le meurt de faim doctrinaire. On s'est servi de notre décentralisation nationale pour émietter tout en rivalités de clocher; les villes se chamaillent au nom du pays

11  
Bien plus, l'électeur influent est devenu un "cloche", lui-même  
et on fait des lois pour lui comme on en ferait pour une com-  
mune ou pour une cité. Les idées qui vont au delà du  
père-mère de l'intérêt immédiat et égoïste, on leur  
donne des coups de pied dans le cul. Les seules viables sont  
celles qui sont un Monsieur, celles qui possèdent, qui sont de  
bonne société, qui sont calées, qui peuvent être un point  
dans la lutte clérical-libérale.

Quant à l'idée qui marche dans la rue, qui se lève  
énergique, pleine d'ardeur, jeune, le force au clair, qu'elle  
soit politique, sociale, artistique, neuve ou même déjà expé-  
rimentée ailleurs, on n'en veut pas, on lui claque la porte  
au nez, et l'on se blottit derrière de triples verrous, devant  
la peur des coups de poign et des coups de marteau, qui ne  
préviendront pas.

Il est en Belgique, surtout à Bruxelles, certes un  
millier de gens, moins vieillots de cerveau que les autres, qui  
pensent ainsi. En face de notre veulerie nationale, on  
s'interroge s'il n'y aurait moyen de les réunir, de les  
grouper, de les solidifier en une influence conquérante,  
au delà des questions stérilisantes de parti, en dehors même  
des questions de religion ou de libre-pensée, en dehors des classes  
aristocratique ou bourgeoise et de la diriger, cette influence,  
contre ce qui, à cette heure, préside chez nous, au nom des  
positions faites, qui ne sont pas des idées, même vieilles,  
qui ont triomphé, mais qui ne sont que des fortunes  
acquises. Voyez en politique, en art, en sociologie, en  
sciences, tout ce qui domine ne domine que du haut  
de sacs pleins.

(signature Emile Verhaeren)

(La Nation, 3 octobre 1891) 7 2/5

Le Retour of soi

nation 1891



F.S.  
XVI  
1897  
M.L.